

dave
Eggers

Zeitoun

récit
Gallimard

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SUIVE QUI PEUT

POURQUOI NOUS AVONS FAIM

LE GRAND QUOI, Autobiographie de Valentino Achak Deng

Aux Éditions Au diable vauvert

LES MAXIMONSTRES, l'île aux monstres

DAVE EGGERS

ZEITOUN

récit

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Clément Baude*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

ZEITOUN

© Dave Eggers, 2009.

*Tous droits réservés incluant les droits de reproduction dans leur globalité
ou partiellement et sous tous formats.*

© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

*Pour Abdulrahman, Kathy, Zachary, Nademah,
Aisha, Safiya et Ahmad, à La Nouvelle-Orléans*

Pour Ahmad, Antonia, Lutfi et Laila, à Málaga

*Pour Kousay, Nada, Mahmoud, Zakiya, Luay,
Eman, Fahzia, Fatimah, Aisha, Nasibah et tous
les Zeitoun de Jableh, de Lattaquié et de l'île
d'Arwad*

Pour les gens de La Nouvelle-Orléans

... il se pourrait même que dans l'histoire du monde il y eût plus de châtiments que de crimes...

CORMAC MCCARTHY

La Route

Pour un homme avec un marteau, tout ressemble à un clou.

MARK TWAIN

NOTE SUR CE LIVRE

Ce livre n'est pas un roman. Il repose avant tout sur les témoignages d'Abdulrahman et Kathy Zeitoun. Les dates, les horaires, les lieux, et les autres faits décrits ont été confirmés par des sources indépendantes et par l'historique des événements. Les conversations ont été retranscrites au plus près des souvenirs qu'en ont les personnes concernées. Certains noms ont été modifiés.

Ce livre n'entend pas être un ouvrage exhaustif sur La Nouvelle-Orléans ou l'ouragan Katrina. Il n'est que le récit des expériences vécues par une famille avant et après le cyclone. Il a été écrit avec la participation pleine et entière de la famille Zeitoun et reflète sa vision des événements.

I

VENDREDI 26 AOÛT 2005

Par les nuits sans lune, les hommes et les garçons de Jableh, un port de pêche poussiéreux sur la côte syrienne, avaient l'habitude de prendre leurs lanternes et de monter sur leurs bateaux les plus silencieux. Cinq ou six petites embarcations, chacune avec deux ou trois pêcheurs à son bord. À un mille de la côte, ils disposaient les bateaux en cercle sur la mer noire, jetaient leurs filets et, tenant leurs lanternes au-dessus de l'eau, imitaient la lune.

Bientôt les poissons, des sardines, se rassemblaient et formaient une masse argentée qui remontait lentement des fonds. Ils étaient attirés par le plancton, et le plancton l'était par la lumière. Ils se mettaient à tourner en cercle, comme une chaîne au maillage lâche, et leur nombre ne cessait de croître pendant l'heure qui suivait. Les brèches obscures entre les maillons d'argent se comblaient, jusqu'à ce que les pêcheurs voient sous l'eau une masse d'argent compacte tournant sur elle-même.

Abdulrahman Zeitoun n'avait que treize ans lorsqu'il

commença à pêcher la sardine selon cette technique, empruntée aux Italiens, qu'on appelle la *lampara*. Mais avant de rejoindre les hommes et les adolescents sur les bateaux de nuit, il avait dû attendre des années, au cours desquelles il n'avait cessé de poser des questions. Pourquoi seulement par les nuits sans lune ? Car, lui expliquait son frère Ahmad, quand la lune brillait, le plancton était visible partout, répandu dans toute la mer, si bien que les sardines pouvaient voir et manger sans difficulté les organismes éclairés. Mais en l'absence de lune, les pêcheurs pouvaient en fabriquer une et attirer à la surface d'incroyables quantités de sardines. « Il faut que tu voies ça, disait Ahmad à son petit frère. Tu n'as jamais vu une chose pareille. »

Lorsque Abdulrahman vit pour la première fois les sardines former leur cercle dans le noir, il n'en crut pas ses yeux, saisi par la beauté de cette boule argentée qui ondulait sous la lumière blanc et or des lanternes. Il ne prononça pas un mot, et les autres pêcheurs aussi prenaient garde de ne pas faire de bruit, payant moteur coupé, de peur d'effrayer leur pêche. D'un bateau à l'autre, tout en regardant le poisson remonter et virevolter sous eux, ils murmuraient, échangeaient des blagues, parlaient des femmes ou des filles. Au bout de quelques heures, une fois que les sardines étaient prêtes et miroitaient par dizaines de milliers dans la lumière réfractée, les pêcheurs serraient leurs filets et les remontaient.

Avant l'aube, ils avaient regagné la côte, au moteur, et livré les sardines au mareyeur du marché ; celui-ci payait les hommes et les garçons, puis se chargeait de vendre le poisson dans tout l'ouest de la Syrie — Lattaquié, Banias, Damas. Les pêcheurs se partageaient l'argent. Abdulrahman et Ahmad rapportaient tout à la maison. Leur père étant mort l'année

précédente et leur mère ayant les nerfs et la santé fragiles, tout l'argent gagné à la pêche allait au bien-être du foyer, où ils vivaient avec leurs dix frères et sœurs.

D'un autre côté, Abdulrahman et Ahmad se fichaient pas mal de l'argent. Ils l'auraient fait gratis.

Trente-quatre ans plus tard, à des milliers de kilomètres à l'ouest, un vendredi matin, Abdulrahman Zeitoun était dans son lit et quittait peu à peu la nuit sans lune de Jableh, dont un souvenir confus imprégnait encore son rêve. Il était chez lui, à La Nouvelle-Orléans. À ses côtés, il entendait respirer sa femme Kathy, dont le souffle ressemblait au clapotis de l'eau contre la coque d'un bateau en bois. Hormis cela, le silence régnait dans la maison. Zeitoun savait que 6 heures allaient bientôt sonner et que le calme ne durerait pas. Généralement, la lumière du jour réveillait les enfants à l'instant où elle atteignait leurs fenêtres, au premier étage. Un des quatre ouvrait les yeux ; à partir de là, l'agitation commençait, la maison devenait vite animée. Dès qu'un enfant s'éveillait, il devenait impossible de maintenir les trois autres au lit.

Kathy fut réveillée par un bruit sourd, en haut, dans une des chambres des enfants. Elle tendit l'oreille et pria pour avoir un peu de répit. Chaque matin, il y avait en effet un moment critique, entre 6 heures et 6 h 30, où une chance, même infime, s'offrait à eux de gagner encore dix ou quinze minutes de sommeil. Mais il y eut un deuxième bruit sourd, et le chien aboya, et un autre bruit sourd suivit. Que se passait-il dans cette maison ? Kathy se tourna vers son mari. Il contemplait le plafond. La journée venait de commencer en fanfare.

Comme d'habitude, le téléphone se mit à sonner avant même qu'ils aient posé le pied par terre. Kathy et Zeitoun — la plupart des gens l'appelaient par son nom de famille car ils n'arrivaient pas à prononcer son prénom — dirigeaient une société, la Zeitoun A. Painting Contractor LLC, et chaque jour les ouvriers, les clients, ou toute personne disposant d'un téléphone et de leur numéro, trouvaient normal d'appeler dès 6 h 30. Et ils ne se gênaient pas. En général, il y avait tellement d'appels à cette heure-là que la moitié d'entre eux étaient directement renvoyés vers la messagerie vocale.

Pendant que Zeitoun se traînait jusqu'à la douche, Kathy prit le premier appel, une cliente qui vivait à l'autre bout de la ville. Le vendredi était toujours une grosse journée, mais celui-là promettait d'être dément, compte tenu du mauvais temps qui menaçait. Toute la semaine il avait été question d'un ouragan tropical qui traversait les Keys, en Floride, et risquait de se diriger vers le nord. Même si ce genre de situation se présentait chaque année au mois d'août et n'inquiétait pas grand monde, les plus prudents, parmi les clients ou les amis de Kathy et Zeitoun, prenaient souvent leurs dispositions. Toute la matinée, les gens appelleraient pour demander à Zeitoun de venir clouer des planches à leurs fenêtres et à leurs portes, ou savoir s'il entendait, avant que n'arrive la tempête, récupérer son matériel laissé chez eux. Les ouvriers, quant à eux, voudraient savoir s'il fallait compter sur leur présence aujourd'hui et demain.

«Zeitoun Painting Contractors», dit Kathy en s'efforçant d'avoir l'air réveillée. C'était une cliente âgée à l'appareil, une dame qui vivait seule dans une belle maison du Garden Dis-

trict ; elle demanda si les ouvriers de Zeitoun pourraient passer chez elle pour consolider les fenêtres.

« Oui, bien sûr », répondit Kathy avant de poser ses pieds lourdement sur le sol. Elle était enfin debout. À la fois secrétaire, comptable, responsable des crédits et directrice des relations publiques de l'entreprise, au bureau elle faisait tout, pendant que son mari s'occupait de la construction et de la peinture. Ils se complétaient bien : comme l'anglais de Zeitoun était limité, dès qu'il s'agissait de négocier les factures, l'accent louisianais traînant de Kathy rassurait les clients.

Cela faisait partie du travail, d'aider les gens à se prémunir contre une tempête imminente. Or Kathy n'avait pas prêté grande attention à cet ouragan dont lui parlait sa cliente. Il lui fallait bien plus que quelques arbres abattus dans le sud de la Floride pour qu'elle commence à s'inquiéter.

« On vous envoie une équipe cet après-midi », dit-elle à la vieille dame.

Kathy et Zeitoun étaient mariés depuis onze ans. Zeitoun était arrivé à La Nouvelle-Orléans en 1994, *via* Houston, Baton Rouge et une demi-douzaine d'autres villes américaines explorées dans sa jeunesse. Kathy, qui avait grandi à Baton Rouge, connaissait bien le rituel des ouragans : la litanie des préparatifs, l'attente et l'observation, les coupures de courant, les bougies, les lampes de poche, les seaux remplis d'eau de pluie. Chaque année en août, il y avait peut-être six cyclones portant des prénoms ; ils valaient rarement la peine qu'on s'affole. Celui-là, baptisé Katrina, ne faisait pas exception.

En bas, Nademah, leur deuxième enfant, qui avait dix ans, aidait à préparer le petit déjeuner pour les deux dernières,

Aisha et Safiya, âgées respectivement de cinq et sept ans. Zachary, le garçon de quinze ans que Kathy avait eu d'un premier mariage, était déjà parti retrouver des amis avant l'école. Kathy prépara les paniers-repas pendant que les trois filles, assises à la table de la cuisine, mangeaient et récitaient, avec un accent britannique, des scènes entières d'*Orgueil et Préjugés*. Elles étaient envoûtées par ce film, elles lui vouaient une passion débordante. C'était la petite Nademah aux yeux noirs qui, après en avoir entendu parler par des amies, avait convaincu sa mère d'acheter le DVD. Depuis, les trois filles l'avaient vu une bonne douzaine de fois — chaque soir pendant deux semaines. Elles connaissaient tous les personnages, toutes les répliques, elles avaient même appris à se pâmer comme des demoiselles de l'aristocratie. Elles n'avaient pas fait pire depuis *Le Fantôme de l'Opéra*, quand elles s'étaient senties obligées de chanter à pleins poumons toutes les chansons, à la maison, à l'école ou sur l'escalator du centre commercial.

Entre les deux, Zeitoun ne savait pas ce qui était le pire. Lorsqu'il entra dans la cuisine et vit ses filles s'incliner, faire une révérence et agiter des éventails imaginaires, il se dit : *Au moins, elles ne chantent pas*. En se servant un verre de jus d'orange, il les observa, intrigué. Il avait grandi en Syrie avec sept sœurs, mais jamais aucune n'avait été à ce point portée sur la comédie. Ses filles étaient enjouées, toujours à danser dans la maison, à sauter de lit en lit, à chanter avec un faux vibrato, à se pâmer. L'influence de Kathy, de toute évidence. Car, au fond, elle était pareille, folâtre et gamine dans ses manières et dans ses goûts — les jeux vidéo, Harry Potter, cette pop impossible qu'elles écoutaient. Elle voulait leur don-

ner, il le savait, le genre d'enfance insouciante qu'elle-même n'avait pas eue.

«C'est tout ce que tu manges?» demanda Kathy en regardant son mari mettre ses chaussures, prêt à partir. Zeitoun avait quarante-sept ans. Il était d'une taille moyenne, bien charpenté, mais son poids immuable demeurait un vrai mystère. Il pouvait se passer de petit déjeuner, picorer à midi et à peine toucher le dîner, le tout en travaillant douze heures par jour sans relâche — son poids ne variait jamais. Kathy avait beau savoir depuis dix ans que son mari faisait partie de ces hommes inexplicablement robustes, autonomes, qui ne se plaignent jamais et se nourrissent d'air et d'eau, insensibles aux blessures ou aux maladies, elle se demandait toujours comment il tenait. Il traversa la cuisine et déposa un baiser sur la tête des filles.

«N'oublie pas ton téléphone, dit Kathy, tournée vers le portable posé sur le micro-ondes.

— Pourquoi je l'oublierais? demanda-t-il en le rangeant dans sa poche.

— Ah, parce que tu n'oublies jamais rien?

— Jamais.

— Tu es vraiment en train de me dire que tu n'oublies jamais rien?

— Oui. C'est ce que je suis en train de te dire.»

À peine eut-il prononcé cette phrase qu'il comprit son erreur.

«Tu as oublié notre premier enfant!» dit Kathy. Zeitoun avait donné en plein dans le panneau. Les filles lui souriaient. Elles connaissaient l'histoire par cœur.

Zeitoun trouvait injuste qu'une seule erreur en onze ans puisse fournir à sa femme assez de munitions pour le taquiner jusqu'à la fin de ses jours. Il n'était pas du genre étourdi, mais dès qu'il oubliait quelque chose, ou lorsque Kathy essayait de lui prouver qu'il avait oublié quelque chose, elle n'avait qu'à lui rappeler la fameuse fois où il avait oublié Nademah. Car il l'avait bel et bien oubliée. Pas très longtemps, certes, mais il l'avait oubliée.

Elle était née un 4 août, un an jour pour jour après leur mariage. L'accouchement avait été éprouvant. De retour à la maison le lendemain, Zeitoun aida Kathy à sortir de la voiture, referma la portière côté passager, puis s'occupa de Nademah, encore sur son siège bébé. Il la souleva d'une main pendant que, de l'autre, il tenait le bras de sa femme. L'escalier qui menait à leur appartement du premier étage se trouvait juste après l'entrée, et Kathy ne pouvait pas le monter seule. Au milieu des soupirs et des grognements de sa femme, Zeitoun l'aida à gravir les marches raides. Ils arrivèrent dans la chambre. Kathy s'écroula sur le lit et se glissa sous les couvertures. Elle était soulagée, à un point indescriptible, d'être enfin chez elle et de pouvoir se reposer avec son bébé.

« Passe-la-moi », dit-elle, les bras tendus.

Zeitoun posa les yeux sur elle, émerveillé par sa beauté délicate, sa peau radieuse et ses yeux si fatigués. Puis il entendit ce qu'elle venait de lui dire. Le bébé. Bien sûr qu'elle voulait le bébé. Il se retourna pour le lui passer. Mais il n'y avait plus de bébé. Il n'était pas par terre. Il n'était pas dans la chambre.

« Où est-elle ? » demanda Kathy.

Zeitoun prit une courte inspiration. « Je ne sais pas.

— Abdul, où est le bébé ? » dit-elle, plus fort.

Il émit un son, à mi-chemin entre le hoquet et le couinement, puis se précipita hors de la chambre, dévala l'escalier, ressortit et aperçut le siège bébé sur la pelouse. Il avait oublié le bébé dans le jardin. *Il avait oublié le bébé dans le jardin.* Le siège était tourné vers la rue, si bien que Zeitoun ne voyait pas la tête de Nademah. Il attrapa l'anse en craignant le pire — que quelqu'un ait enlevé son enfant et laissé le siège. Mais lorsqu'il tourna celui-ci vers lui, il vit la minuscule tête rose de Nademah, fripée et endormie. Il posa ses doigts dessus pour sentir sa chaleur, pour s'assurer qu'elle allait bien. C'était le cas.

Il emporta le siège à l'étage, tendit Nademah à Kathy et, avant qu'elle puisse l'accabler de reproches, se moquer de lui ou demander le divorce, il dégringola l'escalier et s'en alla faire un tour dehors. Il eut besoin de marcher, ce jour-là et les suivants, pour comprendre ce qu'il avait fait, et pourquoi, comment il avait pu oublier sa fille en aidant sa femme, et combien il était difficile d'être les deux à la fois, le compagnon de l'une et le protecteur de l'autre. Où était le juste milieu ? Il passerait des années à méditer sur ce mystère.

Ce jour-là, dans sa cuisine, Zeitoun ne voulut pas laisser à Kathy la possibilité de raconter pour la énième fois toute l'histoire aux enfants. Il les salua.

Aisha s'accrocha à sa jambe. « Ne pars pas, Baba », dit-elle. Elle était naturellement encline à jouer la comédie — sa mère la surnommait Dramarama — et toute cette passion pour Jane Austen n'avait fait qu'aggraver les choses.

Zeitoun pensait déjà à la journée de travail qui l'attendait. Même à 7 h 30, il se sentait en retard.

Il regarda Aisha, prit son visage entre ses deux mains, sourit

devant la perfection de ses petits yeux noirs humides, puis la dégagea de ses mollets comme s'il ôtait un pantalon trempé. Quelques secondes plus tard, il était dans l'allée, en train de charger la fourgonnette.

Aisha sortit pour l'aider, et Kathy, en les voyant, pensa à l'attitude de Zeitoun avec ses filles. C'était difficile à décrire. Sans être un père trop gâteau, il ne leur interdisait jamais de lui sauter dessus, de s'accrocher à lui. Il était ferme, assurément, mais suffisamment distrait, aussi, pour se laisser exploiter quand le besoin s'en faisait sentir. Et même lorsqu'il s'énervait, son agacement était dissimulé par ses yeux, ses yeux gris-vert aux longs cils. À l'époque de leur rencontre, comme il avait treize ans de plus que Kathy, elle n'avait pas tout de suite pensé au mariage ; mais les yeux de cet homme, avec leur façon particulière de capter la lumière, l'avaient envoûtée. Des yeux remplis de rêves, mais également perspicaces, avisés — les yeux d'un entrepreneur. Zeitoun était capable de voir un bâtiment en ruines et non seulement d'imaginer tout ce que l'on pouvait en faire, mais de savoir avec précision ce qu'il en coûterait et le temps qu'il faudrait.

Kathy ajusta son hijab devant la fenêtre. Elle rabattit des mèches rebelles — c'était un tic chez elle — en regardant Zeitoun quitter l'allée au milieu d'un nuage gris. Ils devaient absolument acheter une nouvelle fourgonnette. La leur était un gros monstre blanc en fin de parcours, qui avait beaucoup souffert mais restait fiable, rempli d'échelles, de bois, et dans lequel se trimballaient des vis et des brosses. Sur le côté figurait leur logo omniprésent : ZEITOUN A. PAINTING CONTRACTOR, près d'un rouleau de peintre posé au bout d'un arc-en-

ciel. Logo un peu idiot, Kathy le reconnaissait volontiers, mais difficile à oublier. Entre les arrêts de bus, les bancs et les affiches publicitaires sur les pelouses, tout le monde en ville connaissait ce logo ; à La Nouvelle-Orléans, il était devenu aussi courant que le chêne vert ou la fougère royale. Au début, pourtant, certains y avaient vu un autre sens.

Lorsque Zeitoun l'avait dessiné, il ne s'était pas dit un seul instant qu'un panneau avec un arc-en-ciel dessus pouvait représenter autre chose qu'une gamme de couleurs et de teintes parmi lesquelles les clients n'auraient qu'à choisir. Mais Kathy et lui comprirent bien assez vite quel message ils faisaient passer.

Tout de suite, ils commencèrent à recevoir des appels de couples homosexuels, ce qui en soi était une bonne chose, des chantiers en perspective. D'un autre côté, certains clients potentiels, quand ils voyaient la fourgonnette arriver, n'avaient soudain plus envie de travailler avec la Zeitoun A. Painting Contractor LLC. Quelques ouvriers s'en allèrent, même, pensant qu'en travaillant sous l'arc-en-ciel Zeitoun on les prendrait pour des homosexuels, et que l'entreprise se débrouillait pour n'embaucher que des peintres homosexuels.

Quand ils comprirent enfin la signification de l'arc-en-ciel, Kathy et Zeitoun eurent une discussion sérieuse. Kathy se demanda si son mari, qui en ce temps-là ne connaissait aucun homosexuel parmi ses amis ou sa famille, pouvait changer le logo, afin que leur message ne soit pas mal interprété.

Zeitoun n'y songea même pas. Changer de logo, dit-il, coûterait une fortune — une vingtaine de panneaux avaient été fabriqués, sans parler des cartes de visite et du papier à tête. En outre, tous les nouveaux clients payaient leurs factures. Ce n'était pas plus compliqué que ça.

« Quand tu y réfléchis, rigola Zeitoun. On est un couple musulman qui dirige une entreprise de peinture en Louisiane. On n'est pas vraiment les mieux placés pour se permettre de perdre des clients. » Quiconque avait un problème avec les arcs-en-ciel, expliqua-t-il, aurait certainement du mal avec l'islam.

Ainsi, l'arc-en-ciel resta.

Zeitoun se gara sur Earhart Boulevard, mais une partie de lui-même était encore à Jableh. Dès qu'il repensait à son enfance, comme ça, le matin, il se demandait où étaient les membres de sa famille en Syrie, tous ses frères, sœurs, nièces et neveux disséminés le long de la côte, sans compter ceux qui avaient quitté ce bas monde depuis belle lurette. Sa mère était morte quelques années après son père, et il avait perdu son frère adoré, Mohammed, quand il était tout jeune. Mais, chose extraordinaire, ses autres frères et sœurs, ceux de Syrie, d'Espagne ou d'Arabie Saoudite, s'en sortaient tous très bien. Les Zeitoun formaient un clan de haute volée, peuplé de médecins, de directeurs d'école, de généraux et d'entrepreneurs, tous passionnés par la mer. Ils avaient grandi dans une grande maison en pierre au bord de la Méditerranée, et aucun ne s'était aventuré loin de la côte. Zeitoun se promit d'appeler Jableh dans la journée. Il y avait toujours de nouveaux bébés, toujours des nouveautés. Il lui suffisait de joindre un de ses frères et sœurs — il y en avait encore sept en Syrie — pour obtenir un rapport complet.

Il alluma la radio. La tempête dont tout le monde parlait était encore loin, au sud de la Floride, mais elle se déplaçait lentement vers l'ouest. Si elle devait frapper le golfe du Mexique, ce ne serait pas avant plusieurs jours. Alors qu'il

Unis sur un paquebot qui transportait du pétrole entre l'Arabie Saoudite et Houston. Il commença par travailler pour un entrepreneur en bâtiment de Baton Rouge. C'est là qu'il rencontra Ahmaad, un Libano-Américain, qui devint l'un de ses meilleurs amis et fut celui par l'entremise duquel il rencontra sa future femme.

À l'époque, Ahmaad travaillait dans une station essence et Zeitoun posait du Placoplatre. Ils se découvrirent des ancêtres communs et, un jour, Zeitoun demanda à Ahmaad s'il connaissait par hasard des femmes célibataires susceptibles de lui convenir. Ahmaad avait épousé une femme nommée Yuko, une Américaine d'origine japonaise qui s'était convertie à l'islam. Il s'avéra justement que Yuko avait une amie. Mais Ahmaad se sentait gêné car, tout en voulant aider Zeitoun, qu'il aimait bien et en qui il avait confiance, il espérait que cette amie de Yuko serait du goût d'un autre de ses amis. Si les choses ne collaient pas entre ce dernier et l'amie de Yuko, lui dit-il, il la lui présenterait. Zeitoun était à la fois prêt à respecter cette condition et intrigué. Qui était donc cette femme si convoitée qu'Ahmaad ne voulait même pas dévoiler son nom ?

Cette année-là, Zeitoun se montra de plus en plus décidé à trouver la femme de sa vie. À ses amis, à ses cousins, il expliqua qu'il cherchait une femme musulmane, avec la tête sur les épaules, et désireuse de fonder une famille. Le sachant sérieux et travailleur, ils lui en présentèrent un grand nombre. Il se rendit même à New York pour y rencontrer la fille d'une de ses connaissances, dans l'Oklahoma pour la cousine d'un ami, dans l'Alabama pour la sœur du colocataire d'un de ses collègues.

Pendant ce temps, l'amie de Yuko avait été présentée à

l'ami d'Ahmaad. Après quelques mois de flirt, leur relation s'arrêta. Ahmaad, comme promis, informa Zeitoun que cette femme était désormais un cœur à prendre. Ce ne fut qu'à ce moment-là que Zeitoun connut son prénom : elle s'appelait Kathy.

« Kathy ? » Il n'en connaissait pas beaucoup, des musulmanes portant ce nom-là. « Kathy comment ? »

— Kathy Delphine.

— Elle est américaine ?

— Elle vient de Baton Rouge. Elle s'est convertie. »

Zeitoun fut plus intrigué que jamais. Il fallait être très sûr de soi, et courageux, pour franchir ce pas.

« Mais écoute, lui dit Ahmaad. Elle a déjà été mariée. Elle a un fils de deux ans. »

Cela ne dissuada en rien Zeitoun.

« Quand est-ce que je peux la voir ? » demanda-t-il.

Ahmaad lui dit qu'elle travaillait dans un magasin de meubles, dont il lui donna l'adresse. Zeitoun échafauda un plan. Il se garerait devant le magasin et observerait la jeune femme de loin, incognito. La méthode de Jableh, expliqua-t-il. Il ne voulait pas agir, ou permettre à quiconque de dévoiler ses intentions, avant de l'avoir vue. Là où il était né, c'est comme ça qu'on procédait : on suivait de loin, on faisait des recherches, on recueillait des renseignements, et ensuite on se rencontrait. Il voulait éviter toute gêne, toute blessure.

Ainsi, un jour, il gara sa voiture sur le parking du magasin de meubles, à 17 heures, avec la ferme intention d'attendre et de voir Kathy à la sortie de son travail. Il venait de commencer sa planque quand une jeune femme sortit du magasin, vêtue d'un jean et d'un hijab. Elle attirait l'œil, elle était très jeune.